

Filmsazan Javan, Caractères Productions
et Totem Films présentent



LE PARDON

un film de Behtash Sanaeeha et Maryam Moghaddam

2021 - Iran, France - Drame - 105 min

SORTIE NATIONALE LE 27 OCTOBRE 2021

DISTRIBUTION

KMBO / Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne
assistée d'Alizée Morin
6, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
Tél : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr

PROGRAMMATION

KMBO / Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

Matériel téléchargeable sur kmbofilms.com

SYNOPSIS

Iran, de nos jours. La vie de Mina est bouleversée lorsque son mari est condamné à mort. Elle se retrouve seule, avec leur fille à élever. Un an plus tard, elle est convoquée par les autorités, qui lui apprennent que son mari était innocent. Tandis que Mina entame un combat auprès de la justice pour honorer sa mémoire, un homme mystérieux vient frapper à sa porte, prétendant être un ami du défunt.

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS

“Tout a commencé par un douloureux et amer souvenir, une blessure ancienne qui tourmentait nos âmes. Le récit de la détresse de Mina, son aspiration à une justice depuis longtemps perdue. Une justice qui s’est effacée derrière la loi. *Le Pardon* raconte l’histoire de ces victimes de l’injustice, de ceux dont la vie a été bouleversée par la mort d’un innocent.”

Comment avez-vous eu l'idée de ce film ?

Behdash Sanaeaha : Les personnages principaux sont inspirés de gens que nous connaissons. Dans les crédits à la fin du film, nous le dédions à Mina, la vraie Mina, la mère de Maryam. C’est elle qui nous a inspirés. Bien sûr, nous avons fait aussi beaucoup de recherches et interrogé des personnes qui ont vécu des expériences similaires.

Maryam Moghaddam : En fait l’histoire n’est pas que celle de ma mère, mais également celle de mon père qui a aussi été exécuté, pour des motifs politiques et en l’absence de procès.

Le Pardon semble être le fruit d'une collaboration intense entre vous deux. Comment avez-vous travaillé ensemble ? Est-ce que votre approche a changé après avoir fait trois films ensemble ? Comment Maryam a-t-elle réussi à jouer l'héroïne principale du film tout en étant co-réalisatrice ?

Maryam Moghaddam : Nous formons un couple dans la vie et nous avons toujours travaillé tous les deux comme une équipe, et jamais individuellement. Nous avançons main dans la main, de l’idée du film à sa réalisation finale. Toutes les décisions prises avant le tournage sont faites en commun, ce qui crée une confiance profonde entre nous. Pendant le tournage, quand j’étais devant la caméra et Behdash derrière, je savais que je pouvais avoir une totale confiance en ce qu’il faisait.

Est-ce que vous voyez son histoire comme une histoire universelle ? Quels sont les aspects qui sont plus spécifiques à l'Iran ?

Maryam : Mina vit dans une société très violente envers les femmes. Celles-ci font face à des lois très misogynes, et l’extrême injustice dont Mina est victime existe, fort heureusement, seulement dans une minorité de pays aujourd’hui. Pour autant, le déclin du statut social de Mina après la mort de son mari et ses difficultés à élever sa fille seule sont des histoires universelles. La vérité est que la plupart des parents seuls, et les plus pauvres, sont des femmes. Les combats de Mina, ses problèmes financiers, la bureaucratie incompétente et déroutante à laquelle elle fait face, le manque de logements accessibles et le peu de soutien de la société envers une mère seule sont des sujets qui peuvent sembler familiers à de nombreuses femmes à travers le monde.

Vous n'êtes cependant pas les premiers dans le cinéma iranien à dépeindre le système judiciaire et ses victimes, les juges, etc. ; quelle est la spécificité de votre film, est-ce le fait que l'exécution a déjà eu lieu et que l'erreur judiciaire a déjà été commise ?

Maryam : En Iran, en raison de l'interdiction formelle de remettre en question la loi sur la peine de mort, les films se concentrent sur les familles des victimes, sur leurs relations avec les coupables et la question de savoir si ces familles pardonnent ou pas. Les films abordent la question du pardon avant la sentence, lorsque la famille du coupable vient demander pardon auprès de la famille de la victime. Or, dans notre film, l'histoire commence après l'exécution : le film remet ainsi en cause la peine de mort, la loi et ses conséquences sur la société.

Avez-vous eu des démêlés avec les autorités ?

Behtash : Il existe deux étapes pour obtenir la permission de faire un film en Iran. La première intervient avant le tournage et c'est le « permis de tourner ». Durant cette étape, un comité lit le scénario et, s'ils sont tous d'accord, après que les censeurs ont donné leur avis, on reçoit la permission de tourner. Une façon de contourner cette censure du scénario est de censurer soi-même le scénario « ex-ante », d'obtenir l'autorisation, puis de tourner la version non censurée. L'étape suivante vient après avoir terminé le film, c'est « l'autorisation de projection ». Un autre comité visionne le film et donne son approbation ou non ; s'il n'est pas approuvé, le film est modifié en fonction des suggestions des censeurs. Cette deuxième autorisation est plus difficile à obtenir que la première. Malheureusement, notre film a été bloqué lors de la deuxième étape et nous n'avons pas reçu la permission de le montrer au public en Iran. Notre point de vue concernant le sujet de la peine de mort n'est pas accepté par les autorités.

L'image que vous nous donnez de l'Iran contemporain est celle d'un pays moderne, tandis que le titre persan du film « Ballade pour une vache blanche » fait référence à une parabole ancienne relatée dans le Coran ayant un niveau de signification plus ancien. Pourquoi cette symbolique ?

Maryam : Malgré l'aspect moderne de la vie iranienne, les lois sont basées sur la charia islamique. La vache dans les cérémonies religieuses fait généralement référence au sacrifice. Dans notre film, la vache blanche est une métaphore d'un innocent condamné à mort et dans le Coran la sourate dite « de la vache » renvoie à la loi du Talion (« Quessas »). Le Quessas impose une réciprocité ou une restitution en cas d'atteinte à la personne, où par exemple une valeur monétaire est affectée à la vie humaine ou même à des parties du corps.

Behtash : Cette métaphore n'est pas seulement à l'origine du titre du film. C'est un thème récurrent dans l'histoire, par exemple dans les rêves de Mina, ou avec le lait de la scène finale. La métaphore, le double sens, sont extrêmement présents dans la culture et la littérature persanes, et plus particulièrement dans la poésie ; nous aspirons à ce niveau supplémentaire d'interprétation dans notre cinéma.

Une question pour Maryam : quel a été votre plus gros défi en incarnant le personnage de Mina ? Quels aspects de sa personnalité avez-vous très vite identifiés et lesquels ont été les plus durs à imaginer ?

Maryam : La personnalité de Mina est très différente de la mienne, mais je comprends ses souffrances et son amour propre, et je sais ce que c'est que de vivre un deuil. Le personnage de Mina n'était pas facile à interpréter mais je l'ai trouvé passionnant et stimulant à jouer. Elle n'était pas le stéréotype d'une femme en détresse qu'on peut voir ailleurs dans le cinéma iranien, car elle a beaucoup de force en elle malgré ses faiblesses. C'est un être humain comme vous et moi.

Bitā, la fille de Mina, est un personnage tout aussi complexe. Quelles sont les ressemblances avec sa mère, hormis les aspects évidents de leur amour pour le cinéma et de leur combativité ?

Behtash : Comme sa mère, Bitā est une vraie femme iranienne. Malgré son jeune âge, elle sait se battre pour elle-même et a confiance dans le futur. Elles sont comme les deux faces d'une même pièce : deux âmes innocentes avec une combativité intérieure remarquable et un fort sens de la dignité. Il y a deux raisons au fait que Bitā est sourde et muette : l'une est symbolique et ramène au silence forcé des femmes iraniennes depuis quatre décennies, et l'autre est pour atteindre la forme que nous souhaitons, une vision poétique et minimaliste, nous voulons éviter trop de dialogues, laisser l'image assurer la narration

Que signifie l'histoire du cinéma pour vous, et en quoi celle-ci vous influence ?

Behtash : Ces références fréquentes au cinéma sont tout simplement le fruit de notre cinéphilie. Malgré toutes les restrictions qui existent, l'amour du cinéma est très présent en Iran. Nous avons aussi trouvé qu'il était important de retranscrire cette part de notre jeunesse dans celle de Bitā.

Maryam : Nous étions enfants pendant la révolution et la guerre entre l'Iran et l'Irak ; nos seuls bons souvenirs de cette époque sont tous les films que nous avons vus et la magie du cinéma. Cette passion et cet amour du cinéma étaient tels qu'à l'époque de la guerre, il y a environ 40 ans, juste après la révolution, lorsque regarder des films prérévolutionnaires ou des films occidentaux non censurés était totalement interdit (le fait même d'avoir un lecteur vidéo était puni par le fouet), nous nous souvenons bien de la façon dont tous les adultes, en dépit de leurs peurs, obtenaient secrètement des films. La plupart des gens n'avaient pas de magnétoscope à l'époque et le louaient pour une nuit avec un certain nombre de films clandestins. Ils devaient regarder les films 24 heures d'affilée car les magnétoscopes étaient repris la nuit suivante. Je me souviens même d'une fois où le type qui venait toujours avec le lecteur vidéo enveloppé dans une couverture cachée dans sa voiture n'est pas venu et nous avons appris qu'il avait été arrêté... Longtemps nous avons eu peur d'être arrêtés quand nous louions des films.

La mise en scène du Pardon alterne entre les plans serrés et plans larges, avec des cadrages et des plans d'ensemble composés avec soin. Les éléments architecturaux, comme les portes, les fenêtres et les escaliers sont souvent utilisés pour structurer vos scènes. Pouvez-vous nous en dire plus sur vos choix en matière de plans ?

Behtash : Nous utilisons souvent les éléments architecturaux pour créer l'atmosphère de nos films. Ces éléments, tels que les portes et les fenêtres, créent des motifs qui se répètent dans le film. Les couloirs et les escaliers, ainsi que les portes et fenêtres qui s'ouvrent et se referment, amènent le spectateur à réfléchir à ce qu'est la liberté. Nous essayons toujours d'apporter du minimalisme et de

la simplicité dans nos films, en évitant les mouvements de caméra non nécessaires ou les mises en scène trop compliquées.

En alternant les plans serrés et larges, nous offrons à nos personnages la possibilité de s'approcher ou de mettre de la distance avec la caméra, en fonction des situations dramatiques. Le travail de composition des cadres prend alors toute son importance. Là, la composition et l'harmonie prennent vraiment sens. Cette façon de travailler prend racine dans notre amour pour l'art, et pour la peinture en particulier.

Le scénario se terminait initialement dans la voiture, lorsque Mina apprenait qui était Reza. Or dix jours avant le tournage vous décidez de changer et étendre la fin. Pourquoi ?

Behtash : Nous avons changé la fin car nous ne nous voulions pas que le personnage reste passif, qu'elle n'agisse pas. Nous voulions faire quelque chose de cette révélation, donner à voir ses sentiments, la voir agir avec force. Nous avons préféré une confrontation.

Le cinéma iranien représente la contribution culturelle de l'Iran qui est la plus admirée et respectée par le reste du monde. Comment expliquez-vous cette importance du cinéma iranien dans le pays et son influence sur le reste du monde ?

Maryam : L'une des qualités spécifiques du cinéma iranien est sa transparence quant aux problèmes humains et sociaux rencontrés dans le pays, malgré la censure qui y est forte. Les films qui arrivent à dépeindre cette réalité peuvent exercer une grande influence. Ils permettent de créer des ponts entre le peuple d'Iran, d'ordinaire isolé, et le reste du monde ; une fenêtre grâce à laquelle ils peuvent se voir.

BEHTASH SANAAEEHA

Behtash Sanaeeha est né à Shiraz. Après un diplôme en architecture, il se lance dans l'écriture de scénarios et dans la réalisation de courts-métrages, de documentaires et de publicités. Il écrit et réalise deux séries d'animation et un film pour la télévision.

MARYAM MOGHADDAM

Maryam Moghaddam est née à Téhéran. Diplômée de l'École des Arts Dramatiques de Gothenburg (Suède), elle est actrice, scénariste et réalisatrice. Elle a joué à de nombreuses reprises en Suède, notamment au Théâtre National de Göteborg. Elle a joué également dans de nombreux films iraniens, notamment dans *Closed Curtain* réalisé par Jafar Panahi et Kambuzia Partovi, Ours d'Argent à la 63^{ème} Berlinale (2013).

La collaboration de Behtash Sanaeeha et Maryam Moghaddam commence avec l'écriture du scénario de *Risk of Acid Rain* (2015) qui traite des difficultés de la classe moyenne iranienne. Ce film, où Maryam Moghaddam tient également l'un des rôles principaux, a été projeté dans plus de trente festivals internationaux. Ils co-réalisent ensuite le documentaire *The Invincible Diplomacy of Mr Naderi* (2018), sur un Iranien excentrique décidé à réconcilier les États-Unis et l'Iran. Ensemble, ils ont écrit et réalisé *Le Pardon*, sélectionné en compétition au festival de Berlin, et vendu dans de nombreux pays.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Betash Sanaeeha et Maryam Moghaddam
Scénario	Behtash Sanaeeha, Maryam Moghaddam, Mehrdad Kouroshnia
Photographie	Amin Jafari
Son	Hossein Ghourchian, Abdolreza Heydari
Assistants réalisation	Arash Mashverat, Kiarash Sanaeeha, Ahmad Mokari
Production manager	Meysam Meraji
Décors et costumes	Atoosa Ghalamfarsaie
Montage	Ata Mehrad, Behtash Sanaeeha
Production	Gholamreza Mousavi, Etienne de Ricaud
Ventes internationales	Totem Films
Avec le soutien de	Brot für die Welt and EZEF

LISTE ARTISTIQUE

- Maryam Moghaddam** Mina
- Alireza Sanifar** Reza
- Pourya Rahimisam** Le frère de Babak
- Avin Purraoufi** Bita
- Farid Ghobadi** Collègue de Reza
- Lili Farhadpour** Voisine de Mina